

François Ouellet, *Grandeurs et misères de l'écrivain national : Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Montréal, Éditions Nota bene, 2014, 380 p.

Hans-Jürgen Greif

Numéro 40-41, automne 2015, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043707ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043707ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Greif, H.-J. (2015). Compte rendu de [François Ouellet, *Grandeurs et misères de l'écrivain national : Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Montréal, Éditions Nota bene, 2014, 380 p.] *Francophonies d'Amérique*, (40-41), 262–266.
<https://doi.org/10.7202/1043707ar>

partir de l'enregistrement d'une entrevue effectuée auprès d'une locutrice de cette communauté que les deux chercheurs proposent, pour finir, une analyse linguistique concentrée sur certains traits de sa prononciation et sur quelques aspects morphosyntaxiques de ses énoncés.

Derrière un beau titre et une magnifique couverture (reproduction d'une acrylique sur toile de David Garneau, artiste contemporain lui-même originaire de l'Ouest canadien), le lecteur trouve donc essentiellement une série d'études tout aussi minutieuses dans leur facture que circonscrites dans leur objet. Cette dernière caractéristique se révèle aussi la seule faiblesse de l'ouvrage. En effet, à quelques exceptions près (Hallion et Martineau, notamment), la série de microétudes qui nous est livrée (fortement marquée par l'empreinte de la linguistique variationniste dans sa tradition corelationniste au sens restreint) laisse le plus souvent dans l'ombre les locuteurs, leurs situations, leurs représentations au profit, avant tout, de quelques traits caractérisant le système des parlers envisagés. Toutefois, c'est peut-être cette part manquante qui saura précisément « suscit[er] une certaine curiosité sur le fait français des provinces de l'Ouest et qu[i] donner[a] lieu à de plus amples et à de plus nombreuses recherches sur ces parlers » (p. 10), comme l'appellent de leurs vœux les codirecteurs en concluant leur présentation.

Laurence Arrighi
Université de Moncton

François Ouellet, *Grandeurs et misères de l'écrivain national : Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron*, Montréal, Éditions Nota bene, 2014, 380 p.

Dans son essai *Passer au rang de père : identité sociohistorique et littéraire au Québec* (2002), François Ouellet avait déjà précisé les grandes lignes de sa réflexion sur la figure du père. Partant de la psychanalyse (Freud et Lacan) et d'aspects choisis de la sociologie et de l'histoire, il y avait développé une théorie de la figure du père en recourant au paradigme du Québec, où la double colonisation, française puis anglaise, a joué un rôle capital dans la littérature québécoise et le discours social.

Mais c'est surtout après la rédaction de son article « La fatigue de Jacques Ferron est la nôtre » (2005) que s'est imposée à l'auteur l'urgence de rédiger l'essai que voici, illustrant son sujet à l'exemple de Jacques Ferron et de Victor-Lévy Beaulieu (VLB). Les raisons qui ont amené Ouellet à poursuivre sa réflexion sont multiples. Je n'en retiendrai que

la plus évidente, la plus personnelle aussi. Dans son introduction, nous lisons : « [J]e le dis sans réserve, [...] le *James Joyce* [est] le plus grand livre dans l'histoire de la littérature québécoise » (p. 17). Mais ce livre n'aurait pas été possible sans la révélation qu'a été Ferron pour VLB à la fin des années 1960 ; il a reconnu en lui le plus grand écrivain du Québec (alors que celui-ci se comptait parmi les écrivains « mineurs »). L'admiration était réciproque, mais l'aîné a refusé d'assumer le rôle de père spirituel pour VLB, justement parce que le « pays n'en est pas un » (p. 92 ; dorénavant, sauf pour les citations de l'essai de l'auteur, les pages renvoient aux premières éditions des ouvrages cités). En 1980, à quelques semaines du référendum, Ferron se demandait si le Québec allait jamais atteindre sa maturité politique. C'est précisément cette problématique qui constitue le noyau de l'essai de François Ouellet.

En mars 1979, VLB fait jouer à Montréal *La tête de Monsieur Ferron ou Les Chiens*. Il y reprend le message sur la constitution du Québec, exposée dans *Le ciel de Québec* de Ferron (Éditions du Jour, 1969), et déclare que ce dernier est le père de la littérature québécoise. La réaction de Ferron est négative : « C'est très dangereux de servir de figure paternelle. [...] Je savais que ça tournerait mal parce que nécessairement le fils doit tuer le père » (1997 : 214). L'analyse du *Ciel de Québec* par Ouellet est non seulement percutante, mais habilement orientée sur son sujet : comme VLB soutient que « le héros est dans l'avenir et non pas dans le passé » (1984 : 393), le *Ciel* est inachevé puisqu'il n'a pas généré un héros-rédempteur de « ce pays non plus incertain mais équivoque » (1976 : 120-121).

Pendant qu'il rédige les trois tomes de *Monsieur Melville* (1978), Abel Beauchemin (*alias* VLB) prépare déjà sous les yeux du père *La grande tribu : c'est la faute à Papineau*, qui paraîtra en 2008, après le *James Joyce* (2006). Mais c'est dans *Melville* que se précise le concept du père : « Se connaître, c'est d'abord et avant tout déchiffrer le père » (1978 : 102). Dans une demi-douzaine de romans (le cycle des *Voyageries*), de *Race de monde* à *Don Quichotte de la démanche*, VLB écrit l'échec de la paternité : aucun de ses personnages masculins n'arrive à devenir père. L'observation de Ouellet est parfaitement juste : par la rédaction du roman-essai *Melville*, sera sauvé ce qui se rattache à la construction de la paternité symbolique du grand écrivain : il doit « tuer le père », ce qui adviendra dans le prochain essai, *Docteur Ferron*, ensuite éliminer la mère pour bâtir un pays, ce qui sera le sujet du *Joyce*.

En 1983, peu avant la mort de Ferron, VLB lui écrit : « [J]e ne vous ai pas tué en tant que père et n'en ai nulle intention : je vous aime trop pour cela » (2005 : 82). Mais dès ce moment, il décide de devenir lui-même ce père que Ferron ne voulait pas être. Par ailleurs, le *Ferron* s'inscrit à la suite du *Melville*, dans lequel VLB avait suivi la triste vie de l'auteur américain, en revisitant les lieux qu'avait habités Ferron. Ouellet souligne « que le fils admiratif doit savoir finir par faire le deuil du père et lui-même devenir père, ou tuer le fils que l'on est » (p. 215) et qu'« Abel ne veut pas devenir [le grand écrivain national] contre mais avec Ferron » (p. 219 ; souligné par l'auteur). Si, en 1991, date de la parution du *Docteur Ferron*, la notion de roman national était obsolète, le texte beaulieusien prouve la fidélité du « fils » envers son « père ».

Avant le *Joyce* s'insèrent deux romans, *Le pays de mon père* et *Les racines de Bouscotte* (1997 et 1998), dans lesquels Abel et Sann, sa conjointe autochtone, se rendent chez le père d'Abel, souffrant d'Alzheimer : ces livres plaident pour la transmission de *la mémoire* du pays, comme en abrégé l'avait fait Ferron en offrant à VLB les publications paroissiales du temps où il travaillait en Gaspésie¹. En y reprenant le lien avec le père, l'auteur s'attelle à la rédaction de son *opus magnum* auquel il songe depuis 1973, *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, paru en 2006. Ouellet est catégorique : le *Joyce* est le summum de la carrière littéraire de VLB. « Beaulieu y est le grand écrivain qu'on attendait, que les livres précédents nous faisaient espérer, que Ferron avait entrevu à la lecture de *La nuitte de Malcomm Hudd*. Jamais le génie littéraire de Beaulieu, acquis par un travail acharné, n'a été aussi convaincant » (p. 257). Cependant, à la toute fin, la mère revient hanter son fils. Ici, une remarque importante s'impose. Comme cela avait été le cas pour VLB, Abel a été frappé par la poliomyélite. La mère suit le conseil du médecin et refuse le vaccin, ce qui coûte à Abel l'usage de sa main gauche (il est gaucher). Cependant, la haine qu'il éprouve pour sa mère « reptilienne » date de l'enfance, car il n'a jamais reçu le moindre signe d'affection de sa part, alors qu'à la fin du *Joyce*, elle lui demande s'il l'aime. Il la repousse violemment, étonné qu'elle ne soit pas fossilisée : « Même dans son ventre, j'étais déjà ailleurs » (2006 : 40).

L'appréciation du livre résume l'enthousiasme de Ouellet lors de la réception du *Joyce* : « C'est une œuvre monumentale et *exemplaire de la*

¹ « Bouscotte » désignait autrefois une souche d'arbre.

plus haute autorité, de celle que Ferron rêvait d'accomplir [...], l'œuvre de toute une vie, parvenant assurément à se hausser tout au sommet de la littérature québécoise et bien plus » (p. 276; je souligne). Autrement dit, le *Joyce* est le livre que Ferron n'a pas réussi à écrire. Par la structure, la langue unique (et pourtant compréhensible, contrairement à celle de *Finnegan's Wake...*), la portée intellectuelle, il est à classer parmi les classiques du monde.

Si le *Joyce* reposait sur le père mort et le pays possible, la mère réapparaît justement quand il s'agit d'écrire *La grande tribu*, annoncée dès 1973, mais composée entre 1980 et 2007. Puisque la mère empêche la formation du pays et, du coup, l'émergence du grand écrivain, pourquoi l'avoir ressuscitée? La logique de Ouellet est imparable : « Parce qu'il n'y a pas de pays » (p. 288). L'échec de ce livre qui visait les origines mène aux deux plus récents romans de VLB, *Bibi* (qualifié par l'auteur de « mémoires », 2009) et *Antiterre* (2011; le *666 – Friedrich Nietzsche : Dithyrambe beublique* a paru en 2015). *Bibi* opère un retour à la Révolution tranquille alors que, dans *Antiterre*, le père et le pays sont définitivement remplacés par la rature, l'utopie, la mère, non plus la reptilienne, mais substituée par l'aimante et caressante Calixthe Bézala. Ce qui implique la mort de l'écriture, même si le richissime éditeur Arnold Cauchon laisse à Abel sa fortune en héritage, lui permettant de quitter le pays « hystérique » et de se réfugier dans une existence marquée par l'utopie du génial Nicolas Ledoux. Il retourne auprès de la mère – « ma mère, notre terre! » (2011 : 367) –, ce qui signifie la disparition du roman comme genre. Autrement dit, c'est l'échec complet du *Joyce*. La détérioration politique, économique et culturelle du pays invalide la pertinence même de ce dernier, tombé aux mains des « bâtisseurs », les fils de Caïn, les néolibéraux, le capitalisme brutal.

Le bilan de l'œuvre beaulieusienne est négatif : après la prise du pouvoir par le Parti québécois et l'effervescence des années 1970 et 1990, les aspirations indépendantistes ont implosé. Les équations qu'en tire Ouellet, dans cet ouvrage d'une enviable lucidité, mettant à nu ce « Québec désespérant » (p. 359), se résument à ceci : puisque le Québec « a toujours été un pays de fils » (p. 364) et qu'il a manqué par sa propre faute la cible de devenir un pays de pères, il n'y aura ni mythe ni écrivain national. Reste à savoir ce que nous réserve VLB. À soixante-dix ans, il n'a pas dit son dernier mot.

Bibliographie

- BEAULIEU, Victor-Lévy (1976). *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel : lamentation*, Montréal, VLB éditeur.
- BEAULIEU, Victor-Lévy (1978). *Monsieur Melville*, Montréal, VLB éditeur.
- BEAULIEU, Victor-Lévy (1984). *Entre la sainteté et le terrorisme*, Montréal, VLB éditeur.
- BEAULIEU, Victor-Lévy (2006). *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.
- BEAULIEU, Victor-Lévy (2011). *Antiterre*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, et Jacques FERRON (2005). *Correspondances*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.
- FERRON, Jacques, et Pierre L'HÉRAULT (1997). *Par la porte d'en-arrière : entretiens*, avec la collaboration de Patrick Poirier pour l'établissement du texte et de Marcel Olscamp pour les notes, Outremont, Lanctôt éditeur.
- OUELLET, François (2002). *Passer au rang de père : identité sociohistorique et littéraire au Québec*, Montréal, Éditions Nota bene.
- OUELLET, François (2005). « La fatigue de Jacques Ferron est la nôtre », *Possibles*, vol. 39, n° 3-4, p. 110-126.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Jean-François Blanchette, *Du coq à l'âme : l'art populaire au Québec*, Gatineau, Musée canadien de l'histoire ; Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2014, 350 p.

Ce livre-exposition constitue un véritable régal pour ceux et celles qui, à l'instar de l'auteur de cette courte recension, s'intéressent à l'histoire de l'art autant qu'à l'ethnologie et qui aiment aussi découvrir les collections des musées ou tout simplement admirer la créativité en savourant formes et couleurs des œuvres maintenant accessibles en tout temps et en tous lieux grâce aux médias électroniques.

Cet ouvrage pourrait être qualifié d'interdisciplinaire, car la première partie propose non seulement des concepts et des réflexions permettant de distinguer et d'élargir ce que nous entendons par art populaire, mais également des histoires de vie d'artistes et d'une dame exceptionnelle, Nettie Covey Sharpe¹, qui a joué un rôle important dans la constitution

¹ Une exposition virtuelle est consacrée à la maison de M^{me} Sharpe, qui a fait don de cette maison et de son riche contenu au Musée canadien de l'histoire. Le site